

Le concept de frontière

Pierre Dulau

Introduction

La question de savoir ce qu'est une frontière se situe au croisement de plusieurs interrogations : ontologique et gnoséologique d'abord car la frontière, en tant que limite, pose la question de ce qui constitue l'identité de chaque chose et de chaque être en tant que cette identité est pensable et pensée (elle est principe de présence et de connaissance) ; phénoménologique, parce qu'il faut définir l'être propre de la frontière, en tant qu'elle est un seuil symbolique subsistant par soi, indépendamment ; cosmologique, en ce qu'un tel seuil engage l'existence même du monde comme ensemble ordonné, défini et partagé par des repères sacrés et des symboles ; politique et morale enfin, puisque toute nation et tout peuple combat pour ses frontières comme il combat pour lui-même (elle est alors principe d'action).

L'exposé qui suit s'emploie à définir et à articuler tous ces niveaux de sens.

I. La frontière est la *forme*

Commençons par une mise au point de métaphysique élémentaire. Il n'y a d'identité que processuellement définie par la reconnaissance de l'ensemble des termes qui la nient. Autrement dit, comme l'écrivait Spinoza dans sa fameuse *Lettre 50* : « Toute détermination est une négation ». Dire ce qu'est la chose, la *définir*, c'est dire du même coup tout ce qu'elle n'est pas. C'est montrer là où elle s'arrête, se termine, s'achève. Le propre de la chose, que développe et explicite sa *détermination* conceptuelle, c'est ce qu'on ne peut pas lui enlever sans du même coup l'altérer au point d'en faire autre chose ou bien même de la détruire. Toute détermination de l'être d'une chose est donc négation par laquelle se signifie et se manifeste son être propre. La négation que constitue la limite participe du processus d'identification. Cela signifie une chose très simple qui est que l'identité (d'un homme, d'une patrie, d'une nation, d'un État, d'un peuple...) ne peut se constituer que différenciellement par la reconnaissance, l'objectivation et éventuellement l'intégration partielle de ce qui la nie. Le même, c'est l'autre d'un autre ; l'identique, c'est le différent d'un différent ; le soi, c'est l'altérité d'une altérité, etc. Cela ne signifie en aucune manière qu'une identité s'abolisse dans la différence (c'est bien toujours l'identité qui est principe, sans quoi, l'on ne pourrait parler de rien), mais seulement que l'identité ne peut s'identifier dynamiquement que par la reconnaissance de ce qui lui est différent. Or ce qui détermine la différence, c'est la limite, la limite, c'est la frontière et la frontière est donc ce qui donne à toute chose sa *forme*.

En d'autres termes, la frontière, en tant qu'elle est ontologiquement ce par quoi un être trouve à s'identifier est en même temps le principe qui signe son caractère fini, déterminé, formé, actuel et donc *réel*. La frontière d'un État est ce qui authentifie sa présence au monde en tant que « cet » État et pas un autre. La frontière d'un pays est ce qui vérifie la présence même de « ce » pays en tant qu'essentiellement différent de tous les autres. La frontière garantit la forme, la forme garantit la réalité, la réalité seule est connaissable.

La frontière n'est de ce fait ontologiquement pas différente de la « figure » par laquelle une chose ou un être se trouvent manifestés, effectivement, dans l'extériorité du monde et dès lors accessibles à l'intelligence. Sans elle, il n'y aurait que le chaos où toute chose devient indiscernable. De là l'on comprend aisément qu'un monde « sans frontières » n'est pas un monde, qu'un État « sans frontière » n'est pas un État, qu'un peuple « sans frontière » n'est plus un peuple, etc. Et même, s'il est bien un monde « sans frontières », c'est celui, justement nommé « virtuel », de l'irréalité des réseaux numériques et informatiques. Un espace éthéré où, parce que rien n'est normé, calibré, dégrossi (autrement que par le codage technique), tout semble toujours s'évanouir comme en un rêve : l'identité, l'argent, les relations, les populations... Garante ontologique du réel et de son intelligibilité, la frontière disparue signe la fin de celui-ci. On ne se débarrasse des frontières qu'au prix du sacrifice de la densité ontologique des choses et des êtres ; et si désormais n'importe qui peut voyager n'importe où, c'est précisément parce qu'entre-temps la personne singulière est devenue « n'importe qui » et les pays du monde un vaste « n'importe où ». Appartenant au régime ontologique de la limite qui détermine différentiellement l'être en sa nature propre, la frontière est le témoignage même de la réalité des choses en leur nature la plus intime. Le lieu où s'arrête la chose est précisément le lieu qui signifie, signale et identifie la chose par différence d'avec toute autre chose.

En résumé, la frontière est au principe de toute identité et sa définition autant que sa reconnaissance est indispensable à la Constitution du soi (que ce « soi » s'avère celui de quelqu'un, d'un peuple, d'une nation, etc.). La question qu'elle pose est alors autant d'ordre ontologique que d'ordre psychologique.

2. La frontière est la fin

En tant que la frontière est le signal de la limite qui différencie et donc identifie la chose par sa forme, elle est aussi sa fin. « Là, nous parvenons à la frontière du pays... », ce qui signifie qu'au-delà, ce n'est plus le même pays. « Là, nous parvenons à la frontière de la ville... », ce qui signifie qu'au-delà, ce n'est plus la ville, mais la campagne. En ce sens, la frontière, parce qu'elle identifie la forme, détermine aussi la fin et à ce titre elle relève du même paradoxe conceptuel que celui qui est propre à la « fin ». La « fin » signifie simultanément l'absence et l'achèvement de la chose. Si l'on dit que « le pain est fini », c'est qu'il n'y a plus de pain. La présence du pain est une présence disparue, non manifestée dans l'extériorité. Si l'on dit par contre que « le tableau est fini » l'on veut dire qu'il est parfaitement et complètement là, en acte, nous pouvons le contempler. Sa

présence est entièrement manifestée. La frontière obéit au même renversement sémantique : elle désigne à la fois, en tant que franchise, l'absence de la chose (nous ne sommes plus en France) et sa pleine présence (à l'étranger, nous nous savons intensément français). Une fois passée la frontière, nous ne sommes *plus* en France à Strasbourg, mais en Allemagne à Baden-Baden. Du même coup, ayant passé cette frontière et ayant désormais un point de comparaison, nous savons désormais ce qu'il en est de la France, puisque nous en sommes, réellement, les membres expatriés. La frontière opère ainsi une « conversion ontologique » par laquelle ce qui est devenu pour nous absent est par là même redevenu présent. Il faut passer la frontière de la forme qui nous englobe pour que cette forme puisse distinctement apparaître au jour de notre conscience. L'on pourra bien dire alors qu'il n'y a plus de « poste frontière » entre la France et l'Allemagne, et que cette opération est devenue insensible. Cela ne fera toutefois qu'authentifier un peu plus le fait que la frontière la plus puissante, principe formel et principe final, c'est la langue, et que passé un certain point, sauf effort de notre part, nous sommes bien à *l'étranger* parce que nous ne comprenons plus ce que l'on nous dit. La frontière, parce qu'elle finalise notre être, nous dévoile ce qui nous sépare de tous les autres. Et c'est par cette séparation enrichissante (notamment langagière) que notre être ressort tel qu'en lui-même.

« Tout ce qui nous est propre, il nous faut l'apprendre, comme tout ce qui nous est étranger », disait Hölderlin dans une lettre à Böhllendorf de 1802. En ce sens, par l'apprentissage de la frontière et de l'étranger, par le détour par ce qui n'est pas nous, nous pouvons seulement ressaisir ce qui, en nous, nous demeure le plus essentiel. Et il est bien vrai qu'originellement (c'est ce que veut dire Hölderlin), c'est avec nous-mêmes que nous entretenons un rapport de relative étrangeté. Nous serions d'abord nous-mêmes, pour nous-mêmes, une frontière infranchissable... Qui suis-je ?

Toujours est-il qu'un monde sans frontière, une fois encore, ne serait pas un monde parce qu'il serait sans étrangeté et indéterminé. Le cosmopolitisme antique, profonde théorie stoïcienne, n'a d'ailleurs jamais nié la nécessité de la frontière. Il se contentait d'affirmer dogmatiquement l'universalité de l'ascendance spirituelle de l'humanité. Même si le monde, dans cette perspective, est bien « une grande Cité », soumise entièrement à la législation rationnelle, il n'en reste pas moins que cette Cité comprend différents membres, et, pour filer la métaphore, certains quartiers où l'on ne vit pas de la même manière l'obéissance à la loi du Logos. Le cosmopolitisme authentique ne nie pas la nécessité de la frontière, il affirme l'indexation de toutes les frontières à l'autorité supérieure de la raison. Il les relativise, non pour les faire disparaître, mais pour les comprendre à partir d'une ultime frontière divine. Un monde sans frontières ne serait pas donc pas un monde. Non seulement parce qu'il n'aurait pas de limite, mais parce qu'il n'aurait pas de fin, donc pas de sens pour son habitant. Il ne serait tendu vers rien d'autre que lui qui en symboliserait le propre en le réfléchissant depuis le miroir de l'altérité. Ce monde serait sans étranger, donc sans étrangeté, sans

surprise ; il ne serait que l'identité vide de ce qui se reconduit soi-même sans fin. En un mot, le néant.

3. La frontière est le seuil

Ces mises au point conceptuelles effectuées (la frontière donne forme, la frontière finalise), il reste que se pose la question de la frontière elle-même, en tant qu'espace propre du seuil, du franchissement, du passage vers l'altérité. Y a-t-il un être propre de la « frontière » (naturel ou conventionnel) ou bien celle-ci n'est-elle que le principe formel de toute identification ?

En son sens propre et non seulement en sa fonction, la frontière n'est ni forme ni fin, mais elle est « seuil » ; lieu et état de la transition, du passage, du mouvement, du dépassement possible. Étape critique et inquiétante de « conversion ontologique » par laquelle chacun pourra s'identifier en propre dans le double-mouvement qui relie et sépare l'étranger du familier. Principe de l'identité politique nationale, la frontière, a cependant en elle-même, quelque chose de trouble qui concerne sa nature et dont l'expérience la plus banale témoigne en effet. À la frontière, tout le monde se croise dans une sorte de non-lieu et de non-temps où personne n'est à l'aise ; ni déjà revenu chez soi, ni encore parti ailleurs, pas tout à fait bien défini dans cet entre-deux spectral où les limites se brouillent : halls d'aéroports, guichets de douanes, marches impériales, étendue marine indéterminée, avant-poste, sommets enneigés séparant deux États, etc.

En tant qu'étape critique de la délimitation (et donc de l'identification), les zones de frontières ont quelque chose de matériellement insaisissable (où commence la France ? Où s'arrête-t-elle ? Peut-on être *entre* la France et l'Italie ?). Leur nature transitionnelle les rend physiquement inobjectivables et c'est ainsi apparemment par pure convention qu'on trouve à les définir en fait. La définition matérielle est toujours provisoire, momentanée, menacée, toujours à reprendre par le droit ou à reconquérir par la force. C'est qu'au fond, comme nous l'avons vu, la justification de la frontière est métaphysique et non point physique. Le problème n'est pas que l'Italie commence à tel sommet enneigé, à tel centimètre de glace dont personne ne se préoccupe, le problème c'est que l'Italie *n'est pas* la France et qu'il faut bien qu'un *seuil* nous l'indique. Ce seuil, par définition, n'est, en soi, rien de physique, même s'il faut nécessairement – parce que le sens ne doit jamais demeurer étranger aux choses – qu'un drapeau, un écusson, un garde, une tour, un panneau, *symbolise* dans les faits ce qui se réalise dans le droit. Si la frontière en tant que seuil physique est si difficile à définir et à délimiter en elle-même, c'est parce que la racine de son être n'est tout simplement rien de physique. Sa racine est spirituelle et c'est originellement dans la langue qu'elle se trouve. Ainsi, les frontières réelles d'une nation sont les frontières définies par sa langue, ses mœurs, son droit, son art et sa religion. Frontières qu'un effort de l'homme cherche à traduire dans l'espace et à rendre permanentes afin que l'identité du peuple demeure.

Par où l'on voit que si la frontière a toujours quelque chose d'en partie conventionnel (institué par la volonté et non donné immédiatement), elle n'a cependant jamais rien d'arbitraire tant qu'elle authentifie l'autonomie morale des peuples qui s'identifient par elle. La frontière est en ce sens bien naturelle, mais pas au sens de la matière physique dont la forme et la définition sont toujours contestables (combien de querelles pour cette définition), mais elle est naturelle au sens d'une matière morale, c'est-à-dire d'une *culture*. L'être propre de la frontière se trouve ainsi à la croisée exacte du fait de la nature et de l'effet de la volonté, au croisement de la matière brute des paysages terrestres et de l'esprit qui raffine et habite ces paysages, à la rencontre de ce qui est déjà donné et de ce qui est produit ; ce croisement par où le donné de fait s'identifie en droit est ce qu'on appelle un symbole. L'être propre de la frontière, en tant qu'elle est un seuil, est d'être *symbolique*.

4. La frontière est sacrée

S'il n'y a pas de frontières sans symboles (blasons, écussons, drapeaux, insignes, etc.), c'est parce que la frontière, en tant que lieu de l'auto-différenciation du même, a quelque chose à voir avec l'expérience *sacrée* que l'homme effectue sur la Terre. Le besoin de frontière n'est pas l'anecdotique désir autocentré de rester entre-soi et de nier tout ce qui n'est pas soi. Non, le besoin de frontière, qui est de type moral et spirituel, est vital. Le cosmos n'est en effet qu'un système de divisions, donc de frontières ontologiques numineuses : le divin, le mortel, le ciel, la terre, le pur, l'impur, le juste, l'injuste, l'ici-bas, l'au-delà, le jour, la nuit, etc. Cette cadence de l'être, ce rythme dichotomique par lequel toute chose trouve à se signifier dans l'écart qui la délie et la relie à ce qu'elle n'est pas, ce principe de séparation est le propre de tout ce qui existe et que l'homme peut appréhender. Le caractère différentiel et hiérarchisé de la présence, l'homme cherche à le reproduire, à le prolonger, à l'accomplir jusqu'à ses plus extrêmes limites : frontière d'un pays à l'autre, d'une région à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un quartier à l'autre, d'un immeuble à l'autre, d'un étage à l'autre, d'un palier à l'autre : chez *soi*. La définition ontologique par la frontière, ainsi que son institution politique et culturelle (symbolique), trouve à se prolonger jusqu'au cœur le plus intime de l'individu et c'est cet étagement scalaire de limites qui fait du monde une *partition*. Le besoin de frontière exprime et manifeste donc le sens du sacré qui habite en l'homme et qui exige que chaque chose trouve à être placée en un certain rang, selon des principes duels qui organisent le monde. Ces principes, sans cesse, doivent être réactivés (ré-institués en permanence par la volonté humaine), sans quoi, ils disparaissent.

Mais qui dit partition, dit aussi division ; qui dit frontière dit exclusion. Toutes les guerres humaines ont pour racine le désir de contrôle de la partition de la présence. À quelle autorité suprême la subordonner ? À quel législateur la soumettre ? Qui définira les frontières sacrées et politiques ? Qui choisira les symboles ? Qui dira la forme de la Terre ?

Principe même de la *division*, la frontière est aussi principe de la *discorde*.

5. La frontière est la discorde

La division des langues signifiée par la légende babélique nous renseigne sur la question de la frontière (Genèse III. 11). La frontière est forme, la frontière est fin, la frontière est seuil, elle est donc principe de division. Et, avant toute autre chose, la division par le langage semble frapper l'humanité comme une malédiction. Autant de frontières, autant de langues étrangères, autant de mœurs incompréhensibles et d'expériences incommunicables. Autant de frontières, autant de différences impossibles à intégrer, autant de miroirs dans lesquels on ne se reconnaîtra jamais, bref, autant de sources de conflits dans la perspective d'une ultime appropriation morale puis physique. Les hommes se battent pour la frontière, parfois des siècles entiers pour cent mètres de terre, parce qu'ils savent bien que ce qui est en jeu ce n'est jamais « cent mètres de terre », c'est le sens même de leur identité dont les choses témoignent réellement dans l'effectivité de leur présence vérifiable. Division, discorde, désaccord. « Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisait de dire *ceci est à moi* et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile » nous dit Rousseau, signalant par là que l'appropriation prédatrice du réel, sa clôture, introduit à l'Histoire de l'homme en même temps qu'elle en signe le caractère injuste et d'abord illégitime.

Il est bien vrai que l'intention première de l'individu est toujours d'étendre au maximum le principe de sa différence pour en faire le sceau tyrannique apposé sur l'entièreté du monde. Il veut donc faire de sa frontière, et rien n'est plus naturel, la limite de tout. Il veut faire de sa limite (et un peuple n'est pas différent) l'ultime limite. Tout se passe historiquement comme si la relation au différent devait nécessairement se constituer d'abord comme tentative d'assimilation univoque de la différence : que toute terre soit *ma* terre, que toute parole soit *ma* parole, que tout propre soit *mon* propre, quitte à faire disparaître par là l'*alter* par lequel se reconnaît pourtant l'*ego*. Détruire le miroir en lequel l'on ne se réfléchit pas. Le paradoxe est cependant que l'identification qui cesse d'être différentielle cesse du même coup d'être une identité et qu'il faut donc bien que chaque identité s'affirme elle-même pour rendre possible *toutes* les autres. Le propre de l'un commence là où... *Commence* le propre de l'autre. Une frontière posée et reconnue signifie l'entièreté du monde des frontières. L'on ne peut ainsi s'assurer de son propre qu'en affirmant sa frontière relative qui authentifie du même coup toutes les autres. Les peuples fixent, défendent et affirment le principe de leur limitation parce qu'ils savent bien que la mobilité et la versatilité du réel se chargeront de les faire disparaître s'ils cessent d'actualiser (par l'institution du droit ou le recours à la force) leur forme.

C'est ce simple fait – une frontière non gardée, là où personne ne fait *front*, tôt ou tard disparaîtra et celui qu'elle définit avec – qui explique en grande partie le sens des guerres et des conquêtes. Le combat pour les frontières est un combat d'ordre ontologique pour la reconnaissance de soi ainsi que la sacralité du monde ; et leur relativité *de facto* ne fait que confirmer *de jure* leur caractère absolu. C'est un principe général, ce que l'on ne défend pas meurt, tant qu'il y aura des frontières, il y aura des fronts ; et s'il est vain de vouloir tout s'accaparer

(disparition de la frontière par hégémonisme), il est encore plus vain de ne rien préserver (disparition de la frontière par laxisme). « Les frontières bougent », dit-on pour signifier leur soi-disant peu de réalité. « Les frontières changent », dit-on pour manifester leur caractère relatif. Oui, mais bougeant et changeant, elles demeurent toujours. Leur inapparence physique ne contredit pas leur absoluité morale et symbolique. Leur nécessité se démontre par là irréductible, point du tout relative. En fait, lorsque l'on croit que l'on a supprimé des frontières, c'est en réalité qu'on les a seulement déplacées ou bien que l'on a délégué à un autre le soin de les définir pour nous. Le conflit pour la frontière, parce qu'il met en question l'identité des peuples et le fait universel de la guerre, ne peut de ce point de vue trouver résolution que rationnellement en prenant acte de la discorde naturelle initiale qui sépare les peuples et qui ne peut se surmonter que par l'effort du Logos ; seule frontière *commune* à tous les hommes. La raison est la seule limite universelle, parce qu'elle seule fait droit à toute différence.

L'enjeu politique de la frontière est donc toujours, partant du principe qu'un monde sans frontières n'est pas un monde, de produire l'accord rationnel (traité de paix, de non agression, entente cordiale, etc.) sur la base de la multiplicité empirique irréductible des peuples et des nations (sachant que la tendance naturelle de chacun d'entre-eux est d'affirmer unilatéralement son propre). La tension vers l'unité, si elle n'est pas tension vers l'unité vide du néant, est nécessairement tension vers l'union de termes différents ; suffisamment conjoints pour pouvoir se reconnaître, suffisamment disjoints pour pouvoir s'enrichir. Accord positivement rationnel qui sait faire droit à des différences qu'il intègre en ne niant en elles que ce qui se supprime de soi-même. *Arès*, principe de discorde, domine d'abord toujours la Terre. Et la frontière ne fait que diviser. « Ceci est à moi... » Mais *Arès* a une fille née de son union à *Aphrodite* : *Harmonia*. C'est à *Harmonia* qu'il revient d'apaiser la colère d'*Arès* et de faire du tranchant de la limite qui sépare, le liant de l'accord qui réconcilie.

Citations

Spinoza

« La figure donc n'est autre chose qu'une limitation et, *toute limitation étant une négation*, la figure ne peut être, comme je l'ai dit, autre chose qu'une négation. » (*Lettre 50*, du 2 juin 1674 à Jarig Jaelles, in *Traité politique, Lettres*, Paris, G.F, 1966, trad. Appuhn, p. 282)

Rousseau

« Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire *ceci est à moi* et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Seconde partie, Paris, Gallimard, 1965. p. 87)

Hölderlin

« Ce n'est que par le détour de l'antérieur et de l'étranger que l'Européen accède à ce qui lui est propre. » (Lettre à Böhlendorff, 4 décembre 1801 in *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1967, p. 1003-1005)

Quelques références philosophiques

Sur la frontière comme limite

Spinoza, *Lettre 50*, du 2 juin 1674 à Jarig Jaelles, in *Traité politique, Lettres*, Paris, G.F., 1966, trad. Appuhn, p. 282.

Sur la frontière comme fin

Heidegger, *Être et Temps*, § 48, trad. Vezin, Paris, Gallimard, 1986, p. 298, 299.

Sur l'idée d'une frontière symbolique sacrée

Jean Borella, *La crise du symbolisme religieux*, Paris, L'Âge d'Homme, 1990, Parties IV et V.

Jean-Pierre Vernant, *L'univers, les dieux, les hommes*, Paris, Seuil, 1999, Chapitre 1.

Sur la frontière comme seuil métaphysique

Heidegger, *Un soir d'hiver...*, in *Acheminement vers la parole*, trad. Fédier, Paris, Gallimard, 1976.

Sur la frontière comme objet de discorde

Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, *Seconde partie*, Paris, Gallimard, 1965.

Sur le cosmopolitisme stoïcien

Marc Aurèle, *Les pensées*, livres II à IV, trad. Bréhier, II, § 1 et IV, § 4. Paris, Gallimard, 2008, p. 25.